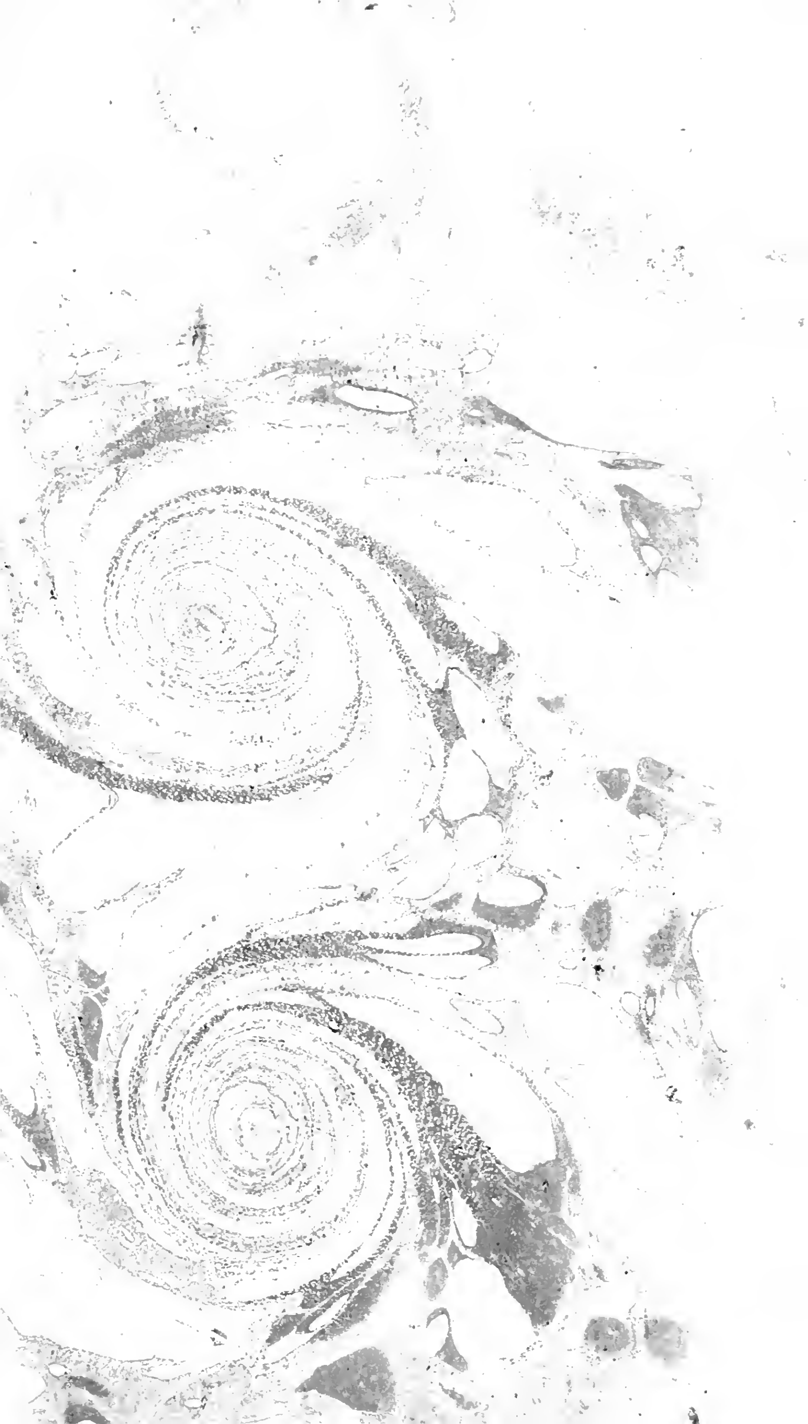






LA MORT D'ABEL,

TRAGÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Par le Citoyen LE GOUVÉ.

Représentée, pour la première fois, au Théâtre de la Nation, le 6 Mars 1792.

Primi parentes, prima mors, primus luctus.

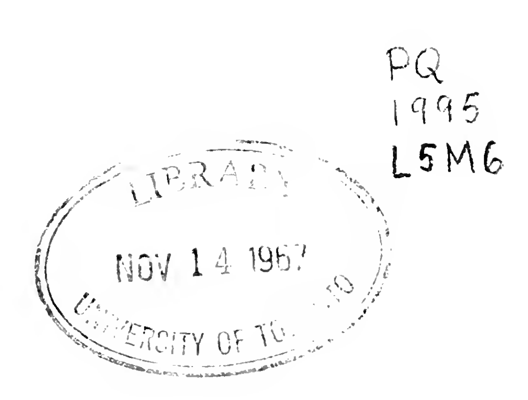
Prix, avec Figures, 3 liv.



A PARIS,

Chez J. G. MÉRIGOT, le jeune, Libraire, quai des Augustins, n°. 38.

1793.

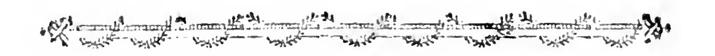

LIBRARY
NOV 14 1967
UNIVERSITY OF TORONTO



A MA MÈRE.

O vous, de qui ma vie est le moindre bienfait,
Recevez cet essai d'un talent foible encore,
Qu'aux fêtes du théâtre honore
L'indulgente faveur du public satisfait.
Cette carrière illustre où j'obtiens son suffrage,
Votre main jadis me l'ouvrit;
Oui, quand mourut un père aussi tendre que sage,
Remplaçant cet ami perdu pour mon jeune âge,
Des maîtres par vos soins formèrent mon esprit,
Et vous dédier cet écrit
C'est vous présenter votre ouvrage.
Un autre titre encor me le prescrit.
Ma muse, peut-être hardie,
Sur la scène, où des rois et du peuple Romain
Brilloit la majesté, par les arts aggrandie,
Mit le berceau du genre-humain:
Pour tracer ces mœurs primitives,
Pour faire passer dans mes vers
Le charme pastoral et les graces naïves
De l'enfance de l'univers,
J'imitai de vos mœurs la candeur douce et pure,
Je pris dans vos discours le ton de la nature;
Et si, sous les couleurs dont je l'ai revêtu,
D'Abel tendre et chéri le portrait est fidèle,

Vous m'avez servi de modèle,
Et c'est vous que j'ai peinte en peignant la vertu.
Mais ne suffit-il pas que vous soyez ma mère
Pour voir ma palme à vos genoux?
Une mère!... ah! quels droits son amour prend sur nous
Du moment où nos yeux s'ouvrent à la lumière!
Attentive, elle veille à nos premiers besoins,
Et sèche nos premières larmes;
Elle nous fait, par les plus tendres soins,
Du bonheur d'exister sentir les premiers charmes;
Elle aide en ses premiers essais
Notre raison, notre langage;
Elle doit recevoir l'hommage
De nos premiers travaux, de nos premiers succès
Le mortel fortuné qu'un triomphe couronne
Dans les jeux d'Apollon, ou dans ceux de Bellone,
Vient déposer à son retour
Aux pieds de la beauté les dons de la victoire;
La Nature à mes yeux est bien plus que l'amour
Digne de sourire à la gloire;
Et le nom, qui s'avance au temple de mémoire
Du nom d'une mère escorté,
A des droits plus touchans sur la postérité.



PREFACE.

Il est peu de personnes qui ne connoissent le poëme de la Mort d'Abel par Gesner. Cet ouvrage, un des chef-d'œuvres de la littérature Allemande, et qui, à quelques longueurs près, seroit digne de figurer avec honneur dans la nôtre par la sagesse du plan et l'éloquente simplicité de la diction, cet ouvrage, dis-je, ne peut pas être lu sans faire répandre ces larmes délicieuses, le bienfait des arts imitateurs de la nature. Averti par les pleurs que j'ai toujours versés à sa lecture, j'ai pensé que ce poëme, mis en action, produiroit encore un plus grand effet. La réflexion m'a confirmé dans l'opinion qu'il possédoit les qualités dramatiques autant que les qualités épiques, et qu'il pouvoit fournir une tragédie à-la-fois neuve et pathétique. J'ai osé la tenter; et cette mine féconde, à mesure que je l'ai fouillée, m'a découvert de nouveaux trésors, et m'a fait sentir tout ce qu'en auroit pu tirer une main plus habile que la mienne.

Cette entreprise a paru plus que hardie : les mœurs du tems, les noms des personnages qu'on s'est plu à rendre ridicules, les traditions qui environnent le sujet et sur lesquelles on a souvent plaisanté, tout faisoit regarder la mort d'Abel comme impossible à être mise sur la scène. Sans doute ce sujet présentoit au théâtre des obstacles difficiles à vaincre, et les causes, qui paroissoient devoir l'en exclure, étoient des dangers réels, que l'adresse de l'art et la magie de la poésie, qui sait tout embellir, pouvoient seules surmonter; mais d'un autre côté, que de ressources! quels avantages faits pour aider le talent le plus foible! quelle matière riche en sentimens, en images, en situations! En effet, ce sujet n'offroit-il pas dans le personnage de Caïn un des rôles les plus énergiques et les plus brillans à tracer, et dans son opposition complette avec celui d'Abel un contraste vraiment théâtral, et dont peu de sujets sont susceptibles? N'offroit-il pas dans la douceur et dans la tendresse de l'un, dans la haine et la férocité de l'autre, des carac-

tères, des passions qui sont l'âme de la tragédie, un nœud dans les efforts d'Adam pour réconcilier ses deux fils, et dans la mort d'Abel une catastrophe très-pathétique, autant par l'intérêt qu'inspire un frère tué de la main de son frère, que par celui qui résulte de l'idée si douloureuse et si imposante du premier meurtre? N'apperçoit-on pas dans des données aussi heureuses les deux grands ressorts de la tragédie, la terreur et la pitié?

A ces deux mérites, ce sujet réunissoit des avantages qui lui sont particuliers; je veux dire, des mœurs neuves sur notre théâtre, la peinture de la touchante simplicité de la nature primitive et des objets qui entouroient l'enfance de l'univers, ces tableaux si frappans du néant de l'homme placé auprès de la puissance du créateur, et du deuil des premiers humains pleurant sur la première victime de la mort, enfin cette illusion antique où la poésie aime à s'égarer, où, remontant le cours des âges, elle paroît enveloppée de leur auguste obscurité comme d'un nuage religieux, d'où

sa voix semble sortir plus éloquente et plus majestueuse.

Ces accessoires, faits pour rendre l'action encore plus attachante, et donner de l'onction au style, ont contribué à me déterminer. J'ai pensé que les spectateurs, jusqu'aujourd'hui transportés par la tragédie dans le séjour des vainqueurs du monde ou dans la cour des souverains, me suivroient avec plaisir dans une sphère nouvelle, et se verroient avec plus d'intérêt auprès du berceau du genre-humain; j'ai pensé que, dans ce moment sur-tout où la liberté doit détourner les esprits du luxe et de la corruption pour les ramener vers la simplicité et la vérité, ils préféreroient à l'appareil de la grandeur romaine et de la puissance royale, le spectacle des détails agrestes de la vie de nos premiers parens, à l'urbanité, à l'élégance des mœurs polies, la franchise des mœurs pastorales, et au langage brillant de l'héroïsme, aux élans fastueux d'une nature de convention, les mouvemens plus vrais de la nature première, ces affections originelles du cœur

humain, ces sentimens nés avec nous qui ont précédé toutes les institutions, et qui reprennent toujours leurs droits sur les hommes rassemblés. J'ai pensé enfin qu'un grand crime, placé à l'époque où les siècles et les crimes ont commencé, frapperoit davantage, en faisant mesurer à l'imagination, qui aime à s'étendre, un plus vaste espace.

J'ai suivi la marche du poëme de Gesner, qui m'a soutenu dans le sentier glissant où j'entrois pour la première fois; je l'ai même imité dans un grand nombre de passages. Mais j'ai fait des augmentations considérables, soit pour le développement des caractères qu'il a moins prononcés, soit pour le dialogue, dont un poëme ne peut offrir qu'un modèle imparfait, et qu'il m'a fallu créer presque tout entier. Pour adapter ces additions aux imitations, pour faire valoir toute l'originalité du sujet, et saisir toutes les beautés que j'ai pu emprunter à Gesner, j'ai embrassé un système d'exécution que j'ai peut-être très-foiblement rempli, mais dont je crois devoir rendre compte.

J'ai semé dans ma tragédie des détails religieux; on en conçoit aisément le motif. Le premier homme, environné des merveilles de la création, et ne pouvant jetter les yeux autour de lui, sans rencontrer un objet qui flattât ses sens ou son âme, dut rendre sans cesse des actions de graces au créateur; et, à chaque surprise, à chaque jouissance, à chaque sensation de plaisir ou d'admiration, ses mains devoient s'élever d'elles-mêmes vers son auteur, qui sembloit s'être plu à lui prodiguer ses bienfaits. Les détails religieux étoient donc indispensables dans la mort d'Abel; mais, comme ils sont ordinairement peu goûtés, j'ai cru leur donner quelqu'intérêt en les fondant dans l'action, en les présentant comme l'effet du commerce immédiat qui pouvait exister alors entre Dieu et sa créature, et en les revêtissant d'un appareil analogue à l'enfance du monde.

J'ai, en second lieu, développé beaucoup les caractères, et donné de l'extension aux scènes, pour animer la simplicité de l'action; et en cela j'ai obéi aux règles de

l'art dramatique. Mais, depuis qu'au lieu des tragédies simples et touchantes de nos maîtres et de leurs élèves, on fait des canevas où toutes les scènes sont étranglées, tous les caractères ébauchés, où la marche se précipite, où les combats, les échanges de poignards, les évènemens multipliés, les machines, sont prodigués à la place du jeu des passions et de la peinture du cœur humain, les développemens passent pour des longueurs, et il faut, lorsqu'on les emploie, en démontrer la nécessité et les avantages. J'entends toujours dire, lorsqu'il y a des développemens dans une pièce, qu'ils rallentissent l'action : comment ne sent-on pas, au contraire, qu'eux seuls, s'ils sont traités avec éloquence et vérité, la soutiennent et la vivifient, en formant, en graduant, en portant à son comble l'intérêt? Ces coups de théâtre, qu'amène une intrigue compliquée, et dont les plus ingénieux valent moins et coûtent moins d'efforts, que dix vers de sentiment ou un mot tragique, ces coups de théâtre, dis-je, excitent un moment la curiosité et

jamais la sensibilité, les yeux sont frappés, l'esprit quelquefois est satisfait, et l'effet n'en survit point au spectacle. Mais les caractères dessinés dans tous leurs traits, les passions suivies dans leurs détails les plus délicats, le cœur présenté dans ses affections les plus secrettes, les nuances adroitement ménagées, le rapport exact des situations avec les personnages, la chaleur et le naturel du dialogue, la succession progressive des mouvemens et des scènes, conduisant par degrés le spectateur aux derniers termes de la terreur et de la pitié, l'attachent, le pressent, l'entraînent, font passer dans son âme toutes les sensations, tous les orages qui agitent celle des personnages, et y laissent ces impressions profondes, ces longues émotions, le véritable but et le triomphe de l'art dramatique.

En troisième lieu, j'ai jetté quelques expressions familières dans la mort d'Abel. On juge que les pensées des premiers humains étoient très-ingénues, et leur langage excessivement simple. J'ai donc dû, pour les faire parler conformément à leurs mœurs,

rapprocher, autant que me l'ont permis la dignité et le scrupule de la versification françoise, ma diction du langage ordinaire, et lui donner une autre teinte que celle de nos tragédies, puisqu'aucune n'a présenté des personnages tels que les miens, et placés à une époque aussi reculée. Ainsi j'ai eu soin de n'employer ni les métaphores prises des sciences, ni les images relatives aux arts, ni les mots qu'ont créés la civilisation, les institutions sociales, les changemens arrivés dans les mœurs, les progrès de l'esprit humain, rien enfin de cette langue brillante et nombreuse dont s'est composé le coloris du style des grands maîtres, et qui dans la bouche de nos premiers parens leur auroit supposé des idées qu'ils n'ont pu avoir : je me suis resserré dans la seule expression des images et des sentimens primitifs ; et l'on conçoit que cette obligation de peindre l'homme dans sa nudité morale, m'a conduit nécessairement à quelque naïveté dans les termes et les pensées ; et si l'on veut réfléchir au cercle étroit dans lequel j'étois circonscrit pour associer cette

naïveté à la noblesse et à la chaleur qu'exige la tragédie, on sentira ce que la mort d'Abel a dû coûter à écrire.

Il ne faut cependant pas conclure que j'ai dû présenter les premiers humains avec l'ignorance complette où peut-être ils étoient, il n'y auroit pas eu moyen alors que je leur fisse dire une parole. J'ai dû les proportionner au cadre où je les plaçois. Au théâtre, la nature est absolument de choix, et le langage de convention. D'après ce principe, j'ai eu le droit, sans blesser les convenances du sujet, de leur prêter des sentimens et des idées qu'ils ont pu ne pas avoir, mais que la vraisemblance dramatique, la seule admissible sur la scène, m'a permis de leur supposer; de même que j'ai eu le droit de les faire parler en vers, quoiqu'assurément ni eux, ni aucun des personnages tragiques ne se soient jamais exprimé ainsi. Je crois n'avoir pas besoin d'en dire davantage pour réfuter ceux qui m'ont accusé de ne m'être pas assez renfermé dans la sévérité de mon sujet, et d'avoir employé des expressions et des images déplacées.

J'ai enfin hazardé quelques tableaux qu'on n'a point encore offerts sur le théâtre, pour que le spectacle de cet ouvrage fût aussi neuf que ses mœurs et ses personnages. Quoique ces tableaux tiennent au sujet, qu'ils aggrandissent, et soient destinés à faire ressortir les caractères, ils auroient peut-être, il y a quelques années, paru une innovation trop audacieuse; mais ils devoient aujourd'hui être vus d'un œil favorable. La révolution, ayant appris à tous les citoyens leurs droits et leur grandeur, et les ayant rendus témoins et acteurs de l'évènement le plus inattendu, leur a inspiré le goût des choses extraordinaires, et le besoin des émotions fortes. Il faut donc donner plus d'effet et d'énergie à la tragédie, souvent timide et efféminée; mais, pour y parvenir, il faut aussi lui donner plus de liberté; non cette liberté dangereuse, qui amèneroit sur la scène des monstruosités, et la replongeroit dans sa première barbarie; mais cette liberté sage, qui tend à rejetter les règles de convention, d'où il ne résulte aucune beauté, pour ag-

grandir l'art d'après celles de la raison, de la nature et du génie, à rendre sa représentation plus majestueuse, son caractère plus vrai et plus élevé, en un mot à remplir le précepte qu'a laissé Voltaire, ce grand modèle de l'intérêt théâtral, de relever l'action par la pompe du spectacle, et de parler aux yeux pour agir plus puissamment sur l'âme.

Je remercie MM. les Journalistes des éloges encourageans que leur bienveillance m'a donnés, et même de leur censure. Deux critiques cependant ne m'ont pas paru fondées : comme elles me semblent attaquer l'art plutôt que mon ouvrage, je crois devoir les combattre ; je ne propose ma réponse que comme un doute que je soumets aux juges éclairés.

La première critique a pour objet le meurtre d'Abel, qui, mis sous les yeux du public, paroît un spectacle plus révoltant qu'attendrissant ; on voudroit qu'il s'exécutât dans la coulisse. Il me semble qu'il en résulteroit un défaut beaucoup plus grand. Caïn, en poursuivant son frère pour le frapper, mériteroit

mériteroit le reproche d'avoir eu le tems de la réflexion, et se rendroit encore plus odieux qu'en le tuant dans un premier mouvement. De plus, l'effet seroit tellement atténué, qu'il n'y auroit plus de terreur, et par conséquent plus de tragédie. *Cela est trop fort*, dit-on : eh! ce sont précisément ces situations violentes qui constituent la tragédie : plus l'âme du spectateur se serre et ressent d'impressions fortes et déchirantes, plus le but de l'art est rempli. Orosmane poignarde Zaïre sur le théâtre : cette scène ne passe-t-elle pas pour le comble du pathétique? Cependant ce meurtre n'est pas plus horrible que celui d'Abel; et assurément un frère qui tue son frère n'est pas plus révoltant qu'un amant qui poignarde sa maitresse. J'ai toujours pensé que le moment où Horace tue sa sœur, produiroit un plus grand effet, s'il la frappoit sur la scène. Il ne faut pas se le dissimuler : c'est cette crainte de déployer trop de terreur, c'est ce soin pusillanime de ménager la sensibilité de nos petits maîtres et de nos femmelettes, qui a affoibli la tra-

gédie Françoise, et donné aux théâtres étrangers, d'ailleurs si inférieurs au nôtre, l'avantage, par la force des situations, et l'énergie des tableaux.

La seconde critique porte sur le choix du sujet, qu'on prétend être sans intérêt; voici comme on la soutient.

Le meurtre d'Abel ne sauroit se justifier; mais on ne peut disconvenir que la jalousie de Caïn est bien motivée par les tendresses de ses parens, trop inégalement partagées. La partialité de Dieu, au moment du sacrifice, qui est le sceau du raccommodement des deux frères, est si évidemment injuste, qu'égarer l'esprit de Caïn par un songe qui lui fait voir dans l'avenir l'avilissement de sa race, c'est le pousser au crime pour l'en punir; et que faire ainsi périr le juste Abel par les mains d'un frère furieux, est une action aussi cruellement ridicule que de damner le genre-humain pour une pomme; il est donc impossible que l'âme s'attache à une chose que la raison rejette, que l'esprit ne sauroit croire, et

avant d'être touché, il faut être persuadé.

Il me semble difficile d'assembler plus d'erreurs pour défendre une mauvaise critique; je crois pouvoir le démontrer.

Il étoit nécessaire, dans un sujet comme la mort d'Abel, où l'homme est si voisin de la Divinité, que la Divinité dominât entièrement la pièce, et que l'homme, accablé de sa toute-puissance, ne parût que l'instrument de ses desseins éternels. Il devoit même en résulter un grand intérêt. Rien n'attache plus au théâtre que cette influence céleste et cette suite d'évènemens surnaturels qui conduisent un être, malgré tous ses efforts, au malheur ou au crime, où son sort l'a condamné. Nous aimons à voir jouer ces ressorts irrésistibles de la fatalité, et se déployer sous nos yeux le spectacle d'une de ses victimes luttant toujours avec sa destinée et toujours subjuguée par elle. Œdipe, Oreste en sont des preuves incontestables. Nous croyons nous retrouver dans ces personnages qui nous rappellent ces mouvemens

secrets, dont l'ascendant impérieux nous entraîne vers ce que notre raison nous ordonne d'éviter.

A l'égard de la partialité et de l'injustice dont on accuse Dieu envers Caïn, cette objection est sans fondement. Le refus du sacrifice de Caïn est motivé par son absence à la prière, et sur-tout par l'aveu qu'il fait lui-même après le sacrifice, qu'il n'a jamais aimé son frère.

Moi! va, si dans ce lieu j'ai dit que je t'aimois,
Traître, je t'ai trompé, je ne t'aimai jamais.

n'est-ce pas assez pour justifier Dieu?

Mais je dirai plus : que cette rigueur de Dieu soit juste ou non, c'est un fait écrit et connu, et cela suffit pour que j'aie pu le mettre au théâtre, puisque le résultat est dramatique. Eh! pourquoi serions-nous choqués d'un pareil ressort? Pourquoi ne nous prêterions-nous pas sur la scène aux données que nous fournit la bible, quand nous y admettons sans effort les chimères de la mythologie et les dogmes ex-

travagans de la religion payenne. Dieu, dans la mort d'Abel, blesse-t-il plus la raison et l'équité, que les Dieux du paganisme, qui entraînent sans motif le vertueux Œdipe à l'inceste et au parricide, et qui conduisent le bras d'Oreste dans le flanc maternel; sur-tout que Diane qui, dans Iphigénie, ordonne à Agamemnon d'immoler sa fille, parce qu'il a tué par hazard une biche qui lui étoit consacrée. Ces fables, toutes absurdes, toutes révoltantes qu'elles sont, n'empêchent cependant pas qu'on ne voye avec le plus vif intérêt les pièces qui en sont tirées. De tels exemples prouvent combien ce principe du critique, *avant d'être touché il faut être persuadé*, est opposé à l'expérience et à la connoissance du cœur humain : il est de fait, au contraire, que dès que l'âme est émue, elle ne permet pas à l'esprit la réflexion. Non, on ne vient pas au spectacle pour croire, on y vient pour sentir, et on s'y contente d'une vraisemblance idéale. La tragédie, soumise aux effets de l'illusion, aux impressions de

l'imagination, aux vues de la poésie, admet tous les faits connus qui leur sont favorables, et, quoiqu'en dise le critique, les évènemens de la Bible sont du nombre de ceux qu'elle doit sur-tout rechercher, en ce que le commerce immédiat et continuel qu'ils établissent entre l'homme et la Divinité parle à l'âme du spectateur, et ajoute une véritable magie au prestige des vers et de la représentation. C'étoit donc seulement sous le rapport poétique qu'il falloit envisager ce qu'il y a de religieux dans le sujet de la mort d'Abel. Mais il paroît que le critique a une aversion décidée pour tout ce qui est saint : elle s'étend jusque sur Polieucte et Athalie qu'il regarde comme des ouvrages *sans charmes* et *dont l'effet est manqué, parce qu'ils sont propres*, dit-il, *à entretenir un esprit de superstition et d'erreurs.* Le critique ne donneroit-il pas lieu de croire qu'il voit dans Corneille et Racine des casuistes, et dans leurs vers des articles de foi?

Je ne citerai pas le succès que mon ou-

vrage a obtenu comme une preuve de tout ce que j'ai avancé; je ne me dissimule pas que je le dois à l'indulgence que le public témoigne toujours pour un premier ouvrage, et au jeu sublime des acteurs. Je ne me permets même d'en parler que pour leur en faire hommage. Depuis long-tems une tragédie n'a été jouée avec autant de supériorité et d'ensemble. M. St-Prix a déployé dans le rôle de Caïn une vérité, une chaleur, une énergie, une profondeur, qui sont au-dessus de tous les éloges. M. Dupont a répandu dans le rôle d'Abel tout ce charme, ce naturel aimable, cette sensibilité vraie et pénétrante qui caractérisent son talent, et qui lui donnent dans chaque spectateur moins un admirateur qu'un ami. M. Vanhove a marqué celui d'Adam du caractère le plus touchant et le plus vénérable. Mlle. Thénard et Mlle Fleury ont joué les rôles de Thirza et de Mehala aussi bien qu'ils pouvoient l'être. Mais il n'y a pas d'expression pour rendre la bienveillance avec laquelle Mlle Raucour, sentant que sa pré-

sence seule seroit utile à l'ouvrage, a accepté le rôle d'Eve, son adresse à relever le peu d'importance de ce rôle par le plus beau développement de ses avantages extérieurs, et une pantomime très-pittoresque, enfin le zèle empressé qu'elle a mis à défendre constamment mes intérêts, avant et depuis la représentation. Ses talens m'avoient appris à l'admirer, ses procédés m'apprennent à la chérir.

LA

LA MORT D'ABEL,

TRAGÉDIE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
ADAM.	M. VAN-HOVE.
EVE.	Mlle. RAUCOURT.
CAIN.	M. ST-PRIX.
ABEL.	M. DUPONT.
MEHALA, *Femme de Caïn*.	Mlle. THÉNARD.
THIRZA, *Femme d'Abel*.	Mlle. FLEURY.
DEUX ENFANS DE CAIN.	
DEUX ENFANS D'ABEL.	

La Scène se passe dans la Mésopotamie, à quelque distance du Paradis terrestre, autrement appellé le Jardin d'Eden.

1er ACTE

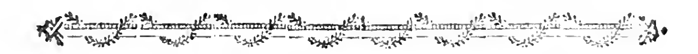


Et que Caïn changé devienne un autre Abel.



LA MORT D'ABEL,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Païsage riant, et qui ressent du temps primitif du monde et du voisinage du Paradis terrestre. On voit trois cabanes rustiques parmi des bosquets et des arbres asiatiques. Le jour est près de paroître.

SCÈNE PREMIÈRE.

ABEL, THIRZA.

THIRZA (*suivant Abel qui sort de sa cabane*).

L'AURORE luit à peine, où vas-tu, cher Abel?
Où vas-tu, cher époux? avant qu'à l'Eternel
Du genre humain naissant la famille première

Du matin dans ces lieux adresse la prière,
Pourquoi donc t'arracher aux douceurs du sommeil?
Le premier dans ces champs, où l'orient vermeil
Va semer par degrés la lumière et la vie,
Veux-tu voir le réveil de la terre embellie?
L'oiseau muet sommeille à la branche attaché;
L'hôte assoupi des bois dans son antre est couché:
Adam, Eve, Caïn, l'univers dort encore;
Veux-tu les devancer pour saluer l'aurore?

ABEL.

Oui sans doute, Caïn est encore endormi:
O ma chere Thirza, que puisse un songe ami,
A mes empressemens le rendant moins contraire,
Lui faire à son réveil chercher les bras d'un frère!

THIRZA.

Caïn, mon cher Abel, depuis long-temps t'a fui:
Crois-tu que dans ton sein il revole aujourd'hui,
Lui qui, ne respirant que haine et que colère,
A mépriser tes pleurs semble toujours se plaire?

ABEL.

O Dieu, maître des cœurs comme de l'univers,
Si du haut de ce trône élevé sur les airs
Tu daignes, oubliant les fautes de mon père,
D'un des fils du pécheur entendre la prière,
Si des premiers humains la triste inimitié

Doit de leur Créateur éveiller la pitié,
De mon frère égaré fléchis la haine injuste;
Fais que de la nature il suive l'ordre auguste,
Et, me r'ouvrant son cœur qui m'est encor fermé,
Il aime enfin Abel comme il en est aimé.

THIRZA.

Ne crois jamais d'un frère obtenir la tendresse:
Ne le connois-tu pas, Abel? Plein de rudesse,
Altier, sombre, jaloux, soupçonneux, emporté,
N'estimant que la force et que l'austérité,
La douceur à ses yeux n'est rien que la mollesse;
Une larme, un souris lui semble une foiblesse!
Il fuit l'aspect des siens autant que le repos:
On ne le voit jamais errer sur ces côteaux,
Dans ces vallons fleuris, sous ces rians ombrages;
Il court au fond des bois, près des antres sauvages,
Aux lieux où la nature, austère comme lui,
Semble être de moitié dans son secret ennui,
Où l'horreur des aspects, jointe à la solitude,
Nourrit de ses chagrins la noire inquiétude.
C'est peu; de tes vertus, de ton bonheur jaloux,
Affligé de l'amour qu'Abel obtient de nous,
Il nous en fait toujours un reproche farouche;
Toujours, la raillerie ou l'insulte à la bouche,
Aux doux soins que de toi reçoivent les troupeaux,
A la tranquillité de tes simples travaux,

Il oppose les siens plus forts et plus utiles,
Et par son bras nerveux les champs rendus fertiles.
Cette jalouse humeur, que tu ne vaincras pas,
Sans cesse entre vous deux doit semer les débats.
Il te hait, il t'évite, évite-le de même.
Laisse-le, cher Abel, ennemi de lui-même,
S'il trouve dans la haine un funeste plaisir,
De ses cruels chagrins se repaître à loisir;
Et, lorsqu'il ose fuir ta tendresse insultée,
Loin de venir baigner notre couche attristée
De pleurs qui sont perdus, et pousser dans mes bras
De vains gémissemens que l'ingrat n'entend pas.
Rends froideur pour froideur, garde un calme paisible,
Sache te faire un cœur à sa haine insensible.
De moi dans ce moment je n'ose te parler,
Peut-être ta Thirza devroit te consoler,
Abel; mais tes parens qui t'aiment, qui t'honorent,
Ta sœur qui te chérit, tes enfans qui t'adorent,
Le Seigneur qui toujours voit d'un œil de bonté
L'encens de tes autels vers son trône monté,
Ces beaux lieux, de Caïn tout devroit te distraire.

ABEL.

Non, il me faut encor l'amitié de mon frère!
Je l'avouerai, ces lieux, où règne le bonheur,
Mon encens honoré des regards du Seigneur,
De mes jeunes enfans les transports, les caresses,

Et de mes vieux parens les touchantes tendresses,
Et sur-tout ton amour, trésor de ton époux,
Sans doute pour Abel sont des plaisirs bien doux;
Mais si fuyant mes bras mon frère me rejette,
Je n'ai, même avec toi, qu'une joie inquiète;
Je suis moins satisfait des divines bontés,
Et ces champs à mes yeux semblent désenchantés.
O temps de notre enfance! ô tendresse première!
Momens plus doux! Caïn aimoit alors son frère!
Alors il unissoit ses plaisirs à mes jeux;
A raffermir nos pas nous nous aidions tous deux;
Nous nous confions tout, plaisirs, espoir, alarmes;
La main d'un frère, hélas! seule essuyoit nos larmes;
Dans les bras l'un de l'autre on nous voyoit toujours:
A-présent, jours affreux si loin de ces beaux jours,
Il ne m'oppose plus qu'une froideur funeste,
Il m'évite, il me craint, peut-être il me déteste!..
Moi je le suis toujours, toujours il fuit mes pas,
Et ses regards vers moi ne se détournent pas.
Reviens, ingrat, abjure une haine cruelle;
Va, ce n'est point un cœur qui te cherche et t'appelle
Pour venger des affronts si long-tems essuyés,
C'est ton frère tout prêt de tomber à tes pieds.

THIRZA.

L'épouse de Caïn approche toute en larmes.

SCÈNE II.

ABEL, THIRZA, MEHALA.

ABEL.

Mehala, qu'avez-vous? quelles sombres alarmes
Se peignent dans vos yeux?

MEHALA.

O trop heureux époux,
Que, s'il ne vous aimoit, mon cœur seroit jaloux!
Vous passez dans la paix vos heures fortunées,
Tandis que dans les pleurs se perdent mes journées.

ABEL.

Quels sont donc vos ennuis?

MEHALA.

Mon frère!...

ABEL.

Répondez.

MEHALA.

Caïn est mon époux, et vous le demandez!
Je l'aime: n'est-il pas cruel pour ma tendresse
De voir qu'à l'âge heureux où brille la jeunesse,
Caïn, dont j'espérois embellir les destins,

Abandonne ses jours à d'éternels chagrins?
Combien pour Mehala cette nuit fut horrible!
Tout-à-coup il s'éveille avec un cri terrible,
S'élance de son lit, et se frappe le sein,
Déchire en se roulant la terre de sa main;
Et furieux, bravant les vengeances suprêmes,
Vomissant contre Dieu les plus affreux blasphêmes,
Invoque le tonnerre, appelle le trépas :
Je craignois que l'enfer ne s'ouvrît sous ses pas,
Je craignois que de Dieu, sur sa tête lancée,
La foudre n'exauçât sa demande insensée,
Et, pour laisser au monde un exemple éternel,
N'embrasât avec lui notre toît criminel.
Avec mes deux enfans à ses pieds prosternée,
Je tâche d'appaiser sa fureur effrénée;
Il rejette soudain mes vains empressemens;
Il s'échappe, en poussant de longs gémissemens,
Pareils aux hurlemens des animaux sauvages
Qui du creux des forêts infestent les ombrages :
Il fuit; moi quelque temps je marche sur ses pas,
En l'appellant encore, en lui tendant les bras;
Mais, d'un pied plus rapide emporté dans sa fuite,
Il me force à la fin de cesser ma poursuite;
Je m'arrête accablée, et je ne le vois plus.
Je revenois, pleurant mes efforts superflus,
Quand vous avez tous deux soudain frappé ma vue;

De deux amis si chers la rencontre imprévue
A flatté ma tristesse, et vers vous j'ai volé
Pour épancher les maux de ce cœur désolé....
Ah! j'en avois besoin!

ABEL.

Je trouverois des charmes
A sécher, Mehala, vos vertueuses larmes;
Mais, d'un secret effroi sur sa fuite frappé,
De Caïn seulement je puis être occupé:
Que fait-il? ah! sans doute épuisé par la rage
Il tombe évanoui sur un rocher sauvage,
Ou, si son excès même y soutient ses esprits,
La voix des noirs torrens répond seule à ses cris....
C'est la voix d'un ami qu'il lui faudroit entendre!
Que ne sais-je en quel lieu je pourrois le surprendre!
J'irois, de mes secours lui présentant l'appui,
Appaiser ses transports ou gémir avec lui;
Il connoîtroit son frère! il verroit si je l'aime!...
Que dis-je, quand, séduit par ma tendresse extrême
Je crois voir par mes soins son courroux appaisé,
Peut-être est-ce moi-même, hélas! qui l'ai causé?
Je dois toujours former cette funeste crainte!...
Ah! parlez, Mehala, répondez-moi sans feinte...
Ne craignez rien... je sais... que j'en suis détesté,
Vous pouvez m'avouer la triste vérité,
Oui, parlez... suis-je encor l'objet de sa colère?

MEHALA.

Mehala, cher Abel, ne peut vous satisfaire,
Dois-je de mon époux révéler les secrets?

ABEL.

Je vous entends assez... mes soupçons sont trop vrais.
Ah! Dieu!

MEHALA.

Sur votre front quel trouble vient de naître?
Ah! si Caïn souvent paroît vous méconnoître,
De grace, cher Abel, n'en soyez point aigri;
Ne lui retirez pas le cœur qui l'a chéri;
Et sur-tout du Seigneur, à tous vos vœux propice,
Contre Caïn jamais n'invoquez la justice.

ABEL.

Moi! ma sœur! eh! ma bouche ici même, aujourd'hui,
Avant que vous vinssiez, imploroit Dieu pour lui;
Et, si la main divine à le perdre étoit prête,
Entre la foudre et lui j'irois placer ma tête.
Moi! cesser de l'aimer! n'ayez point cet effroi:
Chérir toujours mon frère est un besoin pour moi!
Je n'ai point son adresse et sa force en partage,
Je n'ai reçu qu'un cœur, c'est mon seul avantage,
Mais le cœur le plus tendre, et qui n'est animé
Que du desir si doux d'aimer et d'être aimé.

J'attends ici Caïn : aussi-tôt qu'il s'approche,
Je vole dans ses bras sans plainte, sans reproche
Et lui dis, pour calmer son injuste courroux,
Ce que l'amour d'un frère inspire de plus doux;
Dans le fond de son cœur je cherche la nature.
Je l'y trouverai!... l'aube a chassé l'ombre obscure,
Le jour naît, l'heure approche où l'homme dans ce lieu
Fait monter sa prière au trône de son Dieu:
Caïn sans doute ici va revenir pour elle,
Et ma tendresse alors....

MEHALA... (*d'une voix tremblante.*)

La prière....

ABEL.

L'appelle;
Il n'y manqua jamais!

MEHALA.

Ah! je crains...

ABEL.

Quoi? ma sœur!
Il pourroit dérober ses vœux au Créateur!

MEHALA.

Eh! je connois Cain, ma crainte est légitime;
Je redoute pour lui la peine d'un tel crime.
Ah! malheureux époux!

THIRZA.

Nos parens et nos fils
Pour prier dans ces lieux s'avancent réunis.
Je n'y vois point Caïn !

ABEL.

Dieu, qu'offense mon frère,
Dieu, détourne aujourd'hui tes regards de la terre!

MEHALA (*à Thirza.*)

O vous, sœur de Caïn, devenez son appui,
Daignez avec sa femme implorer Dieu pour lui.

THIRZA.

Oui ma sœur, je ressens votre douleur profonde.

SCÈNE III.

ADAM, EVE, ABEL, THIRZA, *et ses Enfans*, MEHALA, *et ses Enfans.*

ADAM.

O vous, premiers humains, d'où sortira le monde,
Enfans d'Eve et d'Adam, enfans nés de mes fils,
Le sommeil quitte enfin nos sens appesantis,
Et les songes légers, dont nous berçoient les ombres,

Vont les rejoindre au fond des antres les plus sombres.
Notre raison, qui dort quand notre œil est fermé,
Se réveille avec nous, et son feu rallumé
A l'esprit presqu'éteint rend sa clarté première,
Comme l'aurore au monde a rendu la lumière.
Tristes pécheurs, bannis d'un séjour de bonheur,
Offrons d'un cœur contrit les soupirs au Seigneur,
Et prions-le de tendre une main protectrice
A l'homme errant toujours dans les sentiers du vice.
Mais Caïn ne vient pas ! je n'attends plus que lui :
Pourquoi retarde-t-il la prière aujourd'hui ?
Mehala, dans quels lieux est-il ?

MEHALA.

Il est sans doute,
Mon père, dans les champs dont il a pris la route.

ADAM.

Il va venir bientôt?

MEHALA.

Je l'ignore.

ADAM.

Comment !
Tu l'ignores, ma fille ? . . . Ah ! quel pressentiment
S'élève tout-à-coup dans mon âme inquiète ! . .
Il pourroit... réponds-moi.... Quoi tu restes muette !..
Caïn ne viendra point... O crime ! ô derniers coups !

EVE *(à part.)*

Triste fruit de ma faute !

ADAM.

Ah ! mon juste courroux...

MEHALA.

Mon père, vous savez, sa sombre inquiétude
De nos bois écartés cherche la solitude ;
Il craint de confier les peines qu'il ressent,
Et c'est pour souffrir seul que Caïn est absent.
Pardon.

ADAM.

D'un long courroux un père est-il capable ?
Veuille Dieu, comme moi, pardonner au coupable !

EVE.

Sans doute c'est encor sa haine pour Abel.....
Le jour naît, et Caïn est déjà criminel !

ADAM.

Prions donc, mes enfans, sans Caïn.

ABEL.

Ah ! mon père,
Daignez attendre encor, je cours chercher mon frère.
Je vois avec douleur qu'à la prière absent
Il arme contre lui le bras du Tout-puissant ;

Je vole prévenir sa faute et sa disgrace.
Je ne sais où mes pas découvriront sa trace,
J'ignore quel chemin vers lui me conduira,
Mais mon guide est mon cœur, ce cœur me l'apprendra.
Je trouverai Caïn ; et, d'une loi sacrée
Rappellant le respect à son âme égarée,
L'enlevant, s'il le faut, sur ce sein fraternel,
Je vais le ramener aux pieds de l'Eternel.

MEHALA.

Ah ! généreux Abel !

EVE.

Eh ! comment le barbare
N'est-il donc pas touché d'une vertu si rare !
Quoi ! tu peux, toi, l'objet de son inimitié !...

ABEL.

Il est près de l'abîme, ah ! j'ai tout oublié !
Je ne vois plus ses torts, quand son danger m'appelle,
Et je cours soutenir sa vertu qui chancelle.
Vous attendrez, mon père ?

ADAM.

Oui, j'en donne ma foi ;
Va, vole, et puisses-tu l'amener avec toi.

(Abel sort.)

SCENE.

SCÈNE IV.

ADAM, EVE, MEHALA *et ses enfans*, THIRZA *et ses enfans.*

ADAM.

Voila Caïn!... hélas!... c'est donc peu que sans cesse
Sa haine afflige Abel dont il a la tendresse,
Il ose encor braver le Maître des humains!
Veut-il donc irriter dans ses terribles mains
Les foudres suspendus sur nos têtes coupables?
J'ai deux fils! Que leurs cœurs sont loin d'être semblables!
Si l'un vertueux, tendre, à me plaire assidu,
Semble un Ange de paix près de moi descendu,
L'autre dur, envieux, dans ses transports funestes
Semble être un instrument des vengeances célestes,
Et d'un tourment cruel accablant mes vieux jours,
Toujours blesse ce cœur qu'Abel guérit toujours.
Mais ne sois point, Adam, étonné qu'il t'opprime;
Tes vices sont la peine et le fruit de ton crime.

EVE.

Non, des chagrins, qu'un fils ose ici te causer,
Ce n'est pas lui, c'est moi que tu dois accuser,
Moi, qui fus plus coupable en devenant féconde.

ADAM.

Eh! pourquoi donc toujours dans ta douleur profonde
Te reprocher les maux que ton époux ressent?
Quel crime as-tu commis dont je sois innocent?
Va, tu fus seulement coupable la première.

EVE.

Voilà ce qui me rend ma peine plus amère!
Tout dit à mon amour, de ton sort consterné,
Que je t'ai dans l'abîme à jamais entraîné.
Ah! dans ce bel Eden, dans ce riant asyle
Dont Dieu créa pour nous la retraite tranquille,
Où les dons de ses mains prévenoient nos desirs,
Où la douce innocence épuroit nos plaisirs,
Nous coulions d'heureux jours dans une paix profonde;
Moi seule j'ai perdu toi, nos fils, et le monde!
O jour! ô châtiment!... Sur le trône des airs
Je vois, je vois ce Dieu, le front armé d'éclairs,
Descendre, pour juger ses foibles créatures;
J'entends sa voix terrible, accusant nos parjures,
Nous annoncer la mort, dont il étend les coups
Sur tout ce genre humain qui doit naître de nous.
Vous que frappe déjà sa sentence suprême,
O mes enfans, vengez l'univers et vous-même:
Mon forfait contre moi doit tous vous réunir;
Maudisssez-moi.

MEHALA.

Qui? nous!... nous venons vous bénir.
Perdez ce souvenir dont l'image nous blesse :
Ah! ces biens, qu'a détruits un instant de foiblesse,
Votre amour les rend tous à vos enfans charmés,
Votre cœur dans l'Eden nous eût-il plus aimés?

EVE.

Non sans doute; et faut-il qu'un séjour plein de charmes....

THIRZA.

Abel revient.

EVE.

Quoi! seul! et l'œil noyé de larmes!

SCÈNE V.

ADAM, EVE, MEHALA *et ses enfans*, THIRZA *et ses enfans*, ABEL.

ADAM *(à Abel.)*

Tu n'as point rencontré ton frère?

ABEL.

Plût au Ciel!
Il ne m'eût point porté le coup le plus cruel.
Hélas!

ADAM.

Que t'a-t-il fait?

ABEL.

Près de cette retraite
Je le trouve abîmé dans une horreur muette.
Je vole l'embrasser, vous connoissez mon cœur;
Je lui dis qu'on l'attend pour prier le Seigneur:
Je n'ose répéter sa réponse farouche;
Mais pour prix de ce soin, la menace à la bouche,
La fureur dans les yeux, il me ferme ses bras,
Il me commande à moi! de fuir toujours ses pas,
Et s'échappe en laissant dans mon ame éplorée
Le trait empoisonné dont elle est déchirée....
Il n'aimera jamais le malheureux Abel!

ADAM.

L'ingrat! il fuit son frère! outrage l'Eternel!
Ne craint-il point pour lui l'exemple de ma chûte?
Il perd l'appui du Ciel; et foible, seul, en butte
Aux piéges renaissans de l'esprit suborneur,
Pourra-t-il, si pour guide il n'a plus le Seigneur,
S'avancer d'un pas ferme aux bords des précipices?
O jour, jour commencé sous de pareils auspices,
Comment finiras-tu!

ABEL.

Caïn!

ADAM.

Je vais le voir.
Peut-être mes avis sauront-ils l'émouvoir,
Peut-être rallumée à ma voix paternelle,
La sainte piété, l'amitié fraternelle
Renaîtra dans son cœur.

ABEL.

Vous daignerez pour moi...

ADAM.

Sois sûr que, s'il m'écoute, il reviendra vers toi.
Prions Dieu, mes enfans, de seconder un père.

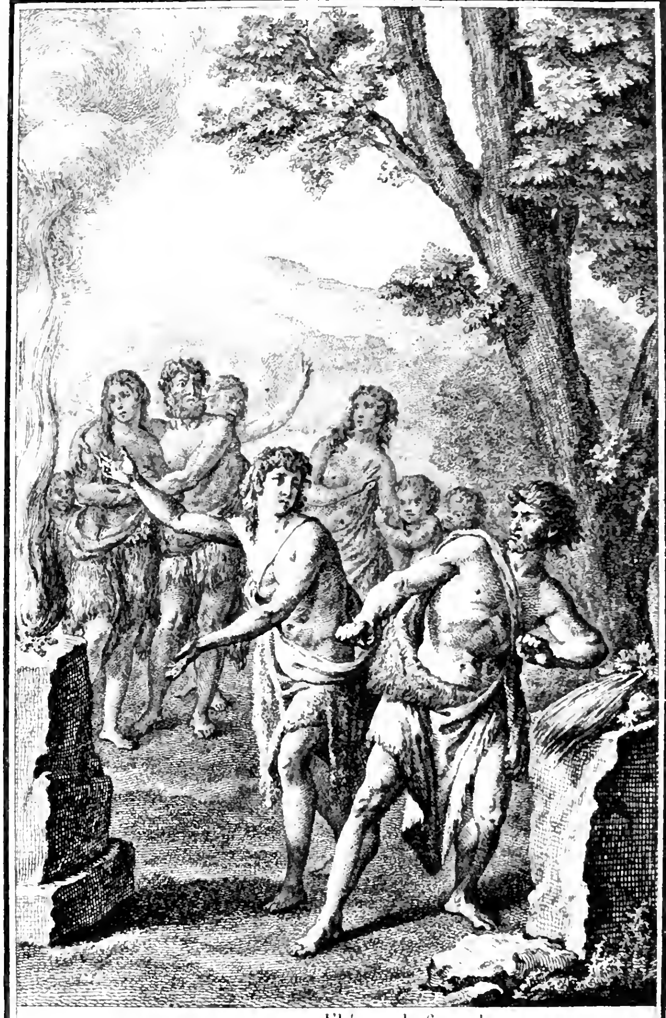
(Ils se mettent tous à genoux, excepté Adam.)

O Dieu. Caïn, fuyant ta route et ta lumière,
Te ravit ce tribut de respect et d'amour
Que l'homme à son réveil doit t'offrir chaque jour.
Je vais à son devoir rappeller le coupable.
Toi, si dans ce séjour, où ta main redoutable,
M'a banni loin d'Eden, pour les humains perdu,
Ton regard sur Adam est toujours descendu,
Si, toujours modérant l'arrêt de ta colère,
Les dons de ta clémence ont charmé ma misère,
Joins à tous tes bienfaits joins une autre bonté;
Fais que d'un fils cruel je dompte l'âpreté;
Dieu prête à mes discours un charme qui le touche,

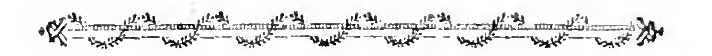
Ouvre à ma voix son âme insensible et farouche,
Rends ce fils à son frère, à nous, à ton autel,
Et que Caïn changé devienne un autre Abel.

Fin du premier Acte.

IIe ACTE



Eh! quoi le feu celeste
Consume à mes regards les offrandes d'Abel
Et mes dons rejettés restent froids sur l'autel



ACTE II.

La Scène représente une plaine où l'on voit les traces de l'agriculture naissante, et dans l'enfoncement deux autels dressés sur une élévation à une assez grande distance l'un de l'autre. Caïn, une bêche à la main, laboure : le soleil est ardent.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIN, *seul.*

TRAVAILLER et haïr, voilà donc mon partage !
Courbé dès le matin sur ce pénible ouvrage,
De mes seules sueurs dont il est inondé,
Ce stérile sillon semble être fécondé.
Le poids de la chaleur m'accable et me dévore.
Que fait en ce moment cet Abel qu'on adore?
Tranquille, il goûte à l'ombre un indolent repos,
Ou fredonne des airs auprès de ses troupeaux.
Cependant, quand le soir au sein de nos demeures
Du sommeil qui me fuit ramènera les heures,
Abel sera comblé de cent marques d'amour ;
Et moi, qui pour les miens travaille tout le jour,
J'irai, sans ces transports qu'à lui seul on prodigue,
De mes membres lassés reposer la fatigue.

Voilà, voilà le prix des efforts de mon bras!
Tu travailles, Caïn, pour nourrir des ingrats!
Laisses cet instrument à ton bonheur contraire.

(Il jette sa bêche loin de lui.)

Je viens de le revoir cet exécrable frère
Dont on vante toujours les vertus et le cœur:
Quel air efféminé que l'on nomme douceur!
Quel ton plein de mollesse où l'on trouve des charmes!
Il ne sait que chanter et répandre des larmes!
Qu'avec dédain, par lui, je me suis vu prié!
Qu'il me paroissoit foible!..... il me faisoit pitié!
Il est heureux pourtant, et rien ne le chagrine!
L'amour de sa famille et la faveur divine,
Sa foiblesse elle-même et ses goûts nonchalans
Tout conspire au bonheur de ses jours indolens!
Et moi, mortel créé dans un jour de colère,
Haï de Dieu, haï de ma famille entière,
Malheureux de l'amour à mon frère accordé,
Toujours de noirs pensers et d'ennuis obsédé,
Regrettant le néant, maudissant ma naissance,
Fatigué du fardeau de ma triste existence,
N'obtenant qu'avec peine un sommeil douloureux,
Et l'achetant encor par des songes affreux,
Enfin, réduit sans cesse à ce malheur extrême
D'abhorrer la nature, et les miens et moi-même,
Mes jours, mes sombres jours, à gémir occupés,

M'apportent des enfers les maux anticipés.
Voilà, trop foible Adam, ton ouvrage funeste!
Si tu n'avois trahi la volonté céleste,
Tous tes enfans vivroient, sous un ciel enchanté,
Dans la paix, l'innocence et la félicité;
Je n'aurois pas, du moins, à plaindre ma misère.....
Mais je crois que toujours j'abhorrerois mon frère.
J'abhorre le Dieu même à qui ce frère a plu;
Je ne l'ai point prié; je l'eusse envain voulu;
Trop certain que jamais mon malheur ne le touche,
La prière eût soudain expiré dans ma bouche.
Quel jour! que cet éclat importune mes yeux!
O réveil de la terre, ô soleil radieux
Qui revêts l'univers de ta splendeur céleste,
Le foible Abel t'admire, et moi, je te déteste;
La sombre horreur des nuits plaît mieux à mes chagrins.

SCÈNE II.

CAIN, ADAM.

ADAM.

Cain?

CAIN.

Ciel! c'est Adam.... ô père des humains,

Mon père, quel courroux dans vos yeux se déploie?
La présence d'Abel y fait naitre la joie!
Le reproche est déja sur ce front irrité!...

ADAM.

Tu le lis sur mon front, tu l'as donc mérité!
Oui, le chagrin m'amène....

CAIN.

Et non l'amour, mon père!
Ce tendre sentiment n'étoit dû qu'à mon frère!

ADAM.

Non, c'est aussi l'amour; et pourquoi, comme Abel,
Ne serois-tu pas cher à ce cœur paternel?
N'es-tu donc pas mon fils? et comme dans les siennes,
N'est-ce donc pas mon sang qui coule dans tes veines?
Je t'aime autant que lui, vous êtes tous les deux
Le charme de mon cœur, le plaisir de mes yeux.
Mais c'est toi toi, cruel, qui n'aime pas ton père!
Tes plaintes, tes chagrins, ta haine pour ton frère
Toujours devant mes yeux de larmes arrosés
Offrant l'affreux tableau de mes fils divisés,
Empoisonnent mes jours, et r'ouvrant ma blessure,
Redoublent mes remords et l'horreur que j'endure.
Que Dieu frappe à son gré, justement irrité,
L'ouvrage de ses mains qui trahit sa bonté,
Je courbe avec respect ma tête criminelle;

Mais toi, dont mes malheurs, ma bonté paternelle,
Auroient dû désarmer l'orgueil trop endurci,
Que t'ai-je fait, ingrat, pour m'accabler aussi?
Parle, ôte-moi le trait dont mon ame est atteinte.

CAIN.

N'entendrai-je jamais que reproche et que plainte?
Et ne me verrez-vous que d'un œil prévenu?
Le malheureux Caïn doit vous être connu:
(*Avec contrainte.*)
Mon père, je vous aime.... et ne hais point mon frère;
Mais vous le savez bien; mon âpre caractère
Vers les plus forts travaux m'a toujours emporté;
J'ai des sillons ingrats vaincu l'aridité,
Et, déchirant son sein d'une main obstinée,
Arraché ses trésors à la terre étonnée.
Pour garantir nos corps, que Dieu n'a pas couverts,
Des chaleurs des étés, et du froid des hivers,
J'ai dans le fond des bois, que remplit l'épouvante,
Du lion terrassé ravi la peau sanglante:
Mais en le combattant j'ai pris sa dureté,
De mes rudes travaux j'ai gardé l'âpreté,
Je dois tous mes défauts à mes vertus peut-être!
De mes transports fougueux puis-je me rendre maître,
Et montrer, vers la force en tout tems entraîné,
Les tendres mouvemens d'un cœur efféminé?

D'ailleurs vous connoissez ma triste destinée :
Le chagrin, qui flétrit mon ame empoisonnée,
Me rend tout importun, et me fait détester
Le fardeau de mes jours qui me pèse à porter.
Aujourd'hui ma tristesse est encore plus pénible;
Je frémis en secret d'une horreur invincible;
De lugubres pensers me remplissent d'effroi,
Et je ne fus jamais si fatigué de moi.
Voilà pourquoi Caïn, avec quelque rudesse,
De vos soins, quelquefois, repousse la tendresse;
Mais du ciel qui m'a fait accusez la rigueur,
Le tort est à Dieu seul, et non pas à mon cœur.

ADAM.

Tu te trompes, Caïn, et toi seul es coupable.
Ta farouche âpreté, ton humeur intraitable,
Tes vices, qui par toi ne sont point combattus,
Détournant tous tes pas du sentier des vertus,
T'apportent cet ennui qui suit toujours le crime;
Ce sont tes passions qui te font leur victime.
Tu souffres aujourd'hui! n'es-tu pas criminel?
N'as-tu pas repoussé ton frère?

CAIN *(à part.)*

Encor Abel!

ADAM.

Ton frère qui, toujours plein d'un zèle si tendre,

D'une faute nouvelle accouroit te défendre.
N'as-tu pas, plus coupable, au Dieu qui t'a formé,
Refusé de tes vœux l'hommage accoutumé;
Et, loin que ton refus par ton remords s'expie,
Tu peux encor, tu peux, dans ton audace impie,
Former sur sa sagesse un doute criminel,
Et du sein de la fange accuser l'Eternel;
Malheureux, que d'un mot il réduiroit en poudre!

CAIN.

Eh! bien, qu'il tonne donc, je bénirai sa foudre.
Je suis si las du jour, je me hais tant, je voi
Un si triste avenir se préparer pour moi,
Qu'à mes yeux le trépas, achevant ma misère,
Seroit de sa bonté la faveur la plus chère.
Je suis né de la femme, en son flanc condamné
J'ai puisé les fléaux du sang dont je suis né,
Et des malheurs, qu'à l'homme un Dieu cruel apprête,
Le fardeau presqu'entier est tombé sur ma tête.

ADAM.

Non, mon fils, non sur toi Dieu, juste en ses arrêts,
N'a point de son courroux rassemblé tous les traits,
Et de l'homme tombé relevant la disgrace,
Il t'ouvre, comme à nous, les trésors de sa grâce.
Tes plaintes, tes forfaits seuls ont su t'en priver :

Si tu reviens vers lui, tu vas les retrouver;
Un remords te rendra sa bonté tutélaire;
Ce Dieu ne garde point une longue colère,
Et quand de sa loi sainte il punit l'abandon,
Son indulgente main offre encor le pardon.
Tu l'accuses, mon fils! eh! d'où vient ce murmure?
Ne t'a-t-il pas donné tout ce dont la nature
Charme dans ce séjour nos regards et nos goûts?
Ne t'a-t-il pas donné des biens encor plus doux,
Les sentimens du cœur que la joie accompagne?
N'as-tu pas une amie, une tendre compagne,
Pour calmer les chagrins qui viennent te presser?
N'as-tu pas des enfans que tu peux embrasser?
Quoi! tu te plains du ciel, étant époux et père!
Moi, rongé de remords, accablé de misère,
Quand je vois mon épouse, ou l'un de mes enfans,
Quand tu m'ouvres tes bras je sens moins mes tourmens,
Je me crois, près des miens, aux beaux jours de ma gloire,
Et ma chûte, et mes maux, sont loin de ma mémoire.
Tu peux de ce plaisir éprouver la douceur!
Dieu t'a fait pour jouir, en te donnant un cœur.
Les sources du bonheur te sont toutes ouvertes.
Mais toujours occupé du regret de nos pertes,
Toujours fuyant des tiens la tendresse et l'appui,
T'aigrissant sur ton sort et t'entourant d'ennui,
Tu flétris tous les biens que l'Eternel t'envoie,

Et tu fermes ton cœur qu'il ouvroit à la joie.
Ah! ne le contrains point, ah! cherche le bonheur
Dans les bras de ton frère, aux genoux du Seigneur;
Ne vas plus du chagrin, qui toujours te consume,
Loin de tous tes parens exhaler l'amertume;
Va, l'homme qui vit seul ne sauroit être heureux,
La solitude encor rend nos maux plus affreux;
Reviens vers nous, la vie alors te sera chère;
Nous ferons tout du moins pour calmer ta misère.
Je t'ai vu plus heureux, mon cher fils.

CAIN.

Heureux! moi!
Daus quel temps?

ADAM.

Lorsqu'Abel étoit aimé de toi.

CAIN *(à part.)*

Toujours Abel!

ADAM.

Alors tu semblois plus tranquille,
Et ton bonheur, ta joie enchantoit notre asyle.
Ta haine pour ton frère en a chassé la paix;
Cher Caïn rends-nous-la, rends-nous-la pour jamais.
O mon fils, vois de pleurs ces paupières baignées;

Vois ce front, ces cheveux qu'ont blanchis les années,
Vois ce corps chancelant, par les maux énervé;
Peut-être que bientôt, à mon terme arrivé,
Je subirai la mort, dont le premier, sans doute,
Adam doit vous ouvrir l'inévitable route,
Je ne puis avec vous rester encor long-tems;
Je voudrois, cher Caïn, et de toi je l'attends,
Vous réconcilier avant que je ne meure,
De l'aspect de la paix charmer ma dernière heure,
Et, sûr en les quittant du bonheur de mes fils,
Pour toujours après moi vous laisser réunis.
Tu ne peux, mon ami, refuser ton vieux père!
Est-ce donc un effort que de chérir son frère?
Tu chériras Abel..... si tu savois combien
Son cœur, qu'à tort tu fuis, redemande le tien,
Combien ce doux retour aura pour lui de charmes!
Quel mal lui fait ta haine!... ah! les yeux pleins de larmes
Il vient souvent contre elle implorer mon appui;
Il vient, sans t'accuser, prenant le tort sur lui,
Avec cette candeur qui fait son caractère
Me prier de porter sa douleur à son frère.
Comment par ses regrets n'es-tu pas désarmé?
Non, un frère jamais ne sera plus aimé.
Peut-être, et sa tendresse en est capable encore,
Près de ces lieux il pleure, il gémit, il t'implore,
Il t'appelle en tremblant..... eh! pourquoi le hais-tu,

Lui,

Lui, de qui la douceur égale la vertu?

CAIN.

M'allez-vous exalter la douceur de mon frère?
Du soin de le vanter rien ne peut vous distraire;
Sur les éloges vains que vous lui prodiguez
Vous revenez sans cesse, et vous m'en fatiguez:
Eh! bien, si je n'ai pas son mérite en partage,
Si j'ai mille défauts enfin, c'est votre ouvrage.
Je serois vertueux si vous n'eussiez péché;
Si par votre foiblesse à jamais retranché....
Vous pleurez.... ah!....

ADAM.

Poursuis, ta plainte est légitime;
Oui, j'ai fait ton malheur, oui ma faute t'opprime;
Il m'est dû ce reproche où tu t'es emporté;
Déchires-en ce cœur, je l'ai bien mérité.
J'avois cru que, du sang écoutant la tendresse,
Tu ménagerois plus mes maux et ma vieillesse;
J'avois cru que mes soins, mon amour, mon remord,
M'obtiendroient de mon fils le pardon de son sort;
Je t'en parois indigne..... ô père misérable!
O d'un triste avenir image épouvantable!
Ainsi dans mon forfait les humains confondus,
Tous du premier pécheur qui les aura perdus

Chargeront la mémoire et de haine et d'outrage,
Et leurs cris, contre Adam s'élevant d'âge en âge,
Si de l'ame après nous luit encor le flambeau,
Troubleront ma poussière au fond de mon tombeau.
Ah! grand Dieu, je succombe à cette affreuse idée!

(Il s'éloigne, et va s'appuyer en pleurs contre un arbre.)

CAIN *(à part.)*

Oh! de quel désespoir son ame est possédée!
Et c'est moi qui le jette en des maux si cruels!....
Quel cœur m'as-tu donc fait, Dieu qui fis les mortels!
Je produis la discorde et le trouble où nous sommes:
Ah! je ne suis pas fait pour vivre avec les hommes!
Je devrois habiter dans le fond des déserts,
Parmi les animaux, effroi de l'univers;
Encore envers leurs fruits ils sentent la nature!
Caïn seul dans le monde est sourd à son murmure!...
Mais non, je crois entendre enfin son cri sacré!....
Je l'entends! sa voix parle à ce cœur pénétré!....
Ah! cédons, et suivons le flambeau qui m'éclaire,
Allons tomber aux pieds de mon père.... ô mon père

(Il se jette aux genoux d'Adam.)

S'il m'est encor permis de prononcer ce nom,
Daignez à votre fils accorder son pardon.
Je ne suis digne hélas! que de votre colère,

Sans doute; mais voyez mon repentir sincère,
Entendez les sanglots qui partent de mon sein;
Sentez mes pleurs couler, j'en baigne votre main,
Cette main qu'en tremblant un fils coupable embrasse....
Eh! bien, qu'exigez-vous pour m'accorder ma grace?
Voulez-vous que soudain j'aille trouver Abel?
J'y consens, j'obéis à vous, à l'Eternel:
Je vole vers mon frère, et mon cœur me l'ordonne;
Mais dites-moi du moins, Caïn, je te pardonne.

ADAM.

Lève-tôi, c'en est fait, je t'ai tout pardonné;
Mon courroux cède aux pleurs dont je te vois baigné.
Que dis-je? s'ils sont nés d'un remords véritable,
Si tu t'es repenti, non, tu n'es plus coupable.
O retour! ô souhait à la fin exaucé!
Que je bénis l'instant où tu m'as offensé!
De ton reproche amer que je bénis l'injure,
Puisqu'il a dans ton cœur réveillé la nature,
Puisque mes yeux en pleurs et mon front abattu
A mon fils criminel ont rendu sa vertu!
La vertu! tu la sens! viens embrasser ton père!
Mais ne différons point, allons trouver ton frère;
Hâtons-nous de calmer son amour désolé;
Chaque instant de retard à sa joie est volé;
Faisons soudain passer dans son ame attendrie

La paix et le bonheur dont la nôtre est remplie.

CAIN.

Je vous suis.

SCÈNE III.

ADAM, CAIN, ABEL *(qui entre en tremblant.)*

ADAM.

Cher Abel, n'évite point nos yeux.
Caïn t'aime : mes fils, embrassez-vous tous deux.

ABEL.

Tu m'aimes ! est-il vrai ? quoi ? mon amour te touche ?
Que j'entende ce mot prononcé par ta bouche !
Ta voix le portera tout entier dans mon cœur.

CAIN. *(avec contrainte.)*

Oui, mon frère.... je t'aime.

ABEL.

O langage enchanteur !
Je te tiens donc enfin dans mes bras ! je te presse
Contre ce cœur pour toi toujours plein de tendresse !
(Il embrasse Adam.)
Cher Caïn..... cher Adam, vous par qui réunis....

Vous ne fûtes jamais si cher à vos deux fils!
Et toi Dieu, je rends grace à ton soin tutélaire;
De tes bontés pour moi je reçois la plus chère.
Quels que soient de tes cieux les plaisirs ravissans,
Non, ils n'égalent point ceux qu'ici je ressens!
Mon frère, n'ayons plus ni soupçon, ni querelle.
Si jamais envers toi quelqu'offense nouvelle
M'échappoit par hazard, sans détour, sans effroi,
Viens aussi-tôt, Caïn, t'expliquer avec moi:
Je te satisferai; mais qu'aussi moins farouche,
Le pardon sans délai descende de ta bouche;
Et promets-moi du moins, ce serment m'est bien dû,
De ne plus m'en vouloir sans m'avoir entendu.

CAIN.

Il n'en est pas besoin; c'en est fait.... je veux suivre
Les conseils de mon père..... avec toi je veux vivre....
Avec tous mes parens.... eh! puissai-je auprès d'eux,
Trouver la paix de l'ame, et des jours plus heureux!

ABEL.

Caïn, veux-tu m'en croire? Eve et nos sœurs encore
Ignorent le bonheur d'un frère qui t'adore;
Viens, pour les en instruire, et leur rendre la paix,
Nous montrer embrassés à leurs yeux satisfaits.

SCÈNE IV.

ADAM, ABEL, CAIN, EVE.

EVE.

Ah! que vois-je? mes yeux, faut-il que je vous croie?

ABEL.

Oui, ma mère, venez partager notre joie.
Cain m'aime!

EVE (*les embrassant.*)

Ah! mes fils!

CAIN.

Ma mère!

EVE.

Enfans chéris,
Que mes flancs ont portés, que mon sein a nourris,
Le sang a triomphé! l'amitié vous rassemble!
Et ces bras maternels vous reçoivent ensemble!
Et vous vous embrassez sur ce cœur palpitant!
Tous ses maux ont cessé dans un si doux instant;
Je sens tomber le poids de ma douleur amère:
Je suis donc une fois heureuse d'être mère!

Caïn, je t'en rends grace, à toi, dont le retour
Du souvenir d'Eden m'embellit ce séjour;
Oui cet Eden perdu, dans vous je le retrouve!
Ses plaisirs égaloient le charme que j'éprouve;
Et ce lieu de misère, où Dieu nous a bannis,
Me le rend tout entier, si vous restez unis.

CAIN.

Qu'à votre fils ému ce transport vous rend chère!

ADAM *(à Caïn.)*

Eh! bien, dis, n'es-tu pas plus heureux?

CAIN.

Ah! mon père!

ADAM.

Tu l'es donc! je le suis. Mais il faut, sans délais,
Associer Dieu même à ce grand jour de paix.
Tu le sais trop; que peut, dans sa foiblesse extrême,
L'homme que le Seigneur abandonne à lui-même?
Invoquez-le, mes fils; et qu'offert par tous deux
Un holocauste saint, sur votre accord heureux
Attirant de sa grace un rayon salutaire,
Rende les cieux garans des sermens de la terre.
Y consens-tu, Caïn?

CAIN.

Je suis prêt.

ABEL.

C'est de lui
Que je tiens les plaisirs que je goûte aujourd'hui :
Mes vœux lui sont bien dûs pour des faveurs si grandes.

ADAM.

Allez donc, mes enfans, préparer vos offrandes,
Et revenez soudain.

(Caïn et Abel sortent.)

SCÈNE V.

EVE, ADAM.

EVE.

Quel jour, mon cher époux !
Si nous avons souffert, ah ! des plaisirs bien doux
Remplacent mes chagrins et ta douleur profonde ;
Et ce saint holocauste, où notre espoir se fonde,
Appellant sur nos fils les regards du Seigneur,
Va de nos cœurs encore assurer le bonheur.
Je reconnois bien Dieu dans un jour si prospère ;
S'il nous punit en maître, il nous console en père.

ADAM.

Chère Eve, écoute-moi. Pour conserver toujours
Ce repos que Caïn promet à nos vieux jours,

Prévenant les soupçons dont il sent les atteintes,
N'offrons plus, s'il se peut, de prétexte à ses plaintes.
Il dit toujours qu'Abel nous est plus cher que lui;
Que nous le détestons; il faut dès aujourd'hui,
Entre eux également partageant nos caresses,
Prodiguer à tous deux nos soins et nos tendresses.

EVE.

Rendre Caïn heureux est mon premier desir.
Tu m'en fais un devoir, et j'y trouve un plaisir:
Compte sur tous mes soins. Mais nos deux fils arrivent,
Leurs femmes, leurs enfans à leurs côtés les suivent.

(Caïn et Abel entrent accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans qui portent leurs offrandes.)

SCÈNE VI.

ADAM, EVE, CAIN, MEHALA *et ses enfans*, ABEL *et ses enfans.*

ADAM.

Mes fils, sur ces autels, que nous avons dressés,
Placez d'abord ces dons au Seigneur adressés.

(Abel et Caïn placent leurs présens sur leurs autels.)

Caïn, pour que sur toi sa grace se repose,

Tu sais quels sentimens cet appareil t'impose.
Ce ne sont point ces fruits, cet encens, que nos mains
Présentent en tremblant à ce Dieu des humains,
Qui rendent à ses yeux un sacrifice auguste;
C'est la ferveur qui l'offre : un cœur soumis et juste
Sait sur-tout mériter ses secours bienfaisans;
Et nos vœux devant lui sont plus que nos présens.
Prends garde que cet œil, qui lit dans tes pensées,
N'y trouve un reste impur de tes fautes passées,
Et vers cet holocauste avance, revêtu
De ce repentir vrai qui nous rend la vertu.
Quand nos dons lui sont chers, une flamme sacrée
Descend soudain sur eux de la voûte azurée :
Fais que, par ton remords et ton zèle épurés,
De ce signe éclatant tes dons soient honorés.

CAIN.

Oui, mon père.

ADAM.

Mes fils, présentez vos offrandes ;
Nous joindrons en secret nos vœux à vos demandes;
Et nous prierons tous Dieu, prosternés devant lui,
De laisser sur vous deux descendre son appui.

(Les enfans et la femme de Caïn se rangent avec lui près de son autel. Abel et sa famille se rangent près du sien. Adam et Eve se placent entre les deux autels dans le fond du théâtre.)

CAIN.

Dieu, qui dans ce séjour vois l'enfance du monde,
Reçois les fruits des champs, que ta bonté féconde.
Jette les yeux sur nous, et daignes avouer
Les nœuds qu'avec Abel je viens de renouer.

ABEL.

Oui, mon Dieu, qu'à ces nœuds ta bonté soit propice.
De Caïn et d'Abel reçois le sacrifice.

(Un tourbillon de feu paroît dans l'air.)

Il le reçoit! Caïn, vois, vois, ouvre les yeux;
Le feu sur nos autels descend du haut des cieux!

(La flamme consume l'offrande d'Abel, et remonte en s'éloignant de celle de Caïn.)

CAIN.

Oui, mais sur le tien seul! ô spectacle funeste!

ABEL.

Divine Providence!

CAIN.

Eh! quoi! le feu céleste
Consume à mes regards les offrandes d'Abel!
Et mes dons rejettés restent froids sur l'autel!
Abel Abel l'emporte!.... ô fureur! ô supplice!....
Impitoyable Dieu, voilà donc ta justice!
Je tombe aux pieds d'Adam, de remords pénétré;

Je reçois dans mes bras cet Abel préféré;
J'étouffe mon courroux; dans mon ame plus pure
J'appelle la vertu, l'amitié, la nature;
J'implore ta faveur que je crus mériter;
Et ta main me repousse! et, pour mieux m'irriter,
Tu mets, en refusant mes dons et ma prière,
Auprès de mes affronts le triomphe d'un frère!
Tu me veux criminel!.... eh! bien, je le serai;
Quoique mon sort l'ordonne, oui, je l'accomplirai.
Déja même la rage, un moment suspendue,
Renaît plus forte encor dans mon ame éperdue;
Je me rends aux fureurs, pour qui tu m'as formé!
Prépare ton tonnerre en tes mains rallumé;
Je vais justifier ton courroux qui m'opprime,
Et saurai mériter d'être enfin ta victime.

ADAM.

Quoi! mon fils....

CAIN.

Laissez-moi.

MEHALA.

Cher époux que ma foi....

CAIN.

Laissez-moi.

EVE.

Mon cher fils, dans mes bras.....

CAIN.

Laissez-moi.

A tous les sentimens Dieu m'a rendu contraire;
Je ne suis plus pour vous époux, ni fils, ni frère:
Je suis Caïn.

ABEL.

Du coup qui t'accable aujourd'hui
Est-ce que tu me rends, Caïn, responsable?

CAIN.

Oui.

ABEL.

Je ne mérite pas ces injustes reproches;
Mais j'implore à tes pieds mon pardon.....

CAIN.

Tu m'approches,
Traître!....

ABEL.

Est-ce toi, Caïn, qui me traites ainsi!
As-tu donc oublié que tout-à-l'heure, ici,
Ici même, où sur moi ton courroux veut s'étendre,
Tu viens de me jurer l'amitié la plus tendre?

CAIN.

Moi! va, si dans ce lieu j'ai dit que je t'aimois,
Traître, je t'ai trompé, je ne t'aimai jamais;

Je te haïs toujours, et te hais plus encore;
Je ne déteste Dieu que parce qu'il t'honore;
Oui, c'étoit un besoin pour moi de t'abhorer;
Et je sens du plaisir à te le déclarer.
Ton bonheur, tes succès sont mes plus grands supplices;
Et de tous mes tourmens je ferois mes délices
S'ils t'accabloient toi-même, et, lorsque je gémis,
Si je pouvois entendre et compter tous tes cris....
Tu pleures!.... que pour moi ce spectacle a de charmes!
Je vois moins mes affronts en regardant tes larmes.
Dieu d'Abel, une fois ose exaucer mes vœux,
Ecrase-nous ensemble, et je me crois heureux.
Je sors.

ADAM.

Demeure.

CAIN.

Eh! quoi! vous voulez que je reste....
Sauvez-moi donc l'aspect de cet autel funeste;
Je sors, pour l'épargner à mon œil égaré;
Mais je l'emporte encor dans ce cœur déchiré.

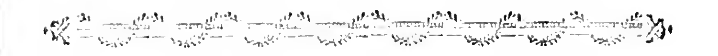
(Caïn s'échappe, Mehala et ses enfans, Adam et Eve le suivent. Abel veut le suivre aussi; mais Thirza et ses enfans l'arrêtent et l'entraînent d'un autre côté.)

Fin du second Acte.

III.e ACTE.



Je ne suis pas puni si tu pars avec moi.



ACTE III.

Le Théâtre représente un site horrible, dans le fond une chaîne de montagnes et de rochers dont les sommets sont inégaux. Caïn est couché sur la terre, et endormi, appuyé sur un rocher, et sa bêche à côté de lui.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAIN *endormi*, MEHALA.

MEHALA.

Où trouver mon époux?.... Dieu, qu'il me soit rendu!...
Ah! c'est lui que je vois sur la terre étendu!
Il dort!.... et sur un roc il a posé sa tête!
Que plutôt dans mes bras!... Mehala, non, arrête,
Respecte son repos, sois tranquille témoin
Du sommeil passager dont il a tant besoin!

CAIN (*endormi.*)

Mes enfans....

MEHALA.

Il gémit!

CAIN (*toujours endormi.*)

Fils d'Abel, votre rage....

MEHALA.

Toujours sa haine, oh! ciel!

CAIN (*toujours endormi.*)

Mes fils dans l'esclavage

MEHALA.

Quel songe l'épouvante? après tant de travaux,
Le sommeil pour lui seul n'est donc pas le repos!
(*Caïn soupire profondément.*)
Sa gémissante voix frappe encor mon oreille.

CAIN (*toujours endormi.*)

Fils d'Abel, arrêtez, ou je vais....
(*Il fait ici un mouvement violent qui le réveille. Il se lève avec un air troublé.*)

MEHALA.

Il s'éveille!
L'égarement, la rage éclatent dans ses yeux!
Mon cher époux.

CAIN.

Où sont mes enfans?

MEHALA

MEHALA.

Tous les deux
En t'attendant, Caïn, se sont rangés près d'Eve.

CAIN.

Hélas!

MEHALA.

Quel nouveau trouble en ton ame s'élève?
Le sommeil t'a, je crois, offert un songe?

CAIN.

affreux.

MEHALA.

Parmi des sons confus et des cris douloureux,
J'ai distingué les mots de fils et d'esclavage:
Qu'as-tu vu?

CAIN.

Nos malheurs. Près de ce roc sauvage,
J'implorai le repos depuis long-tems perdu.
Le sommeil sur mes yeux à peine est descendu,
Qu'un songe à mes esprits présente ces images
Où du sombre avenir nous lisons les présages.
J'ai vu (ce songe a fui, mais non pas son horreur
Qui toute entière encore est au fond de mon cœur)

J'ai vu des champs, non tels que, malgré notre offense,
Du monde à nos regards en offre encor l'enfance,
Mais tels que ces déserts dont l'œil est attristé :
De vieux toits couvroient seuls leur vaste nudité.
Là, sous le poids du jour, dans un travail austère,
Des malheureux courbés sollicitoient la terre,
Qui, vingt fois retournée, au bras qui l'entrouvroit,
Sembloit n'abandonner ses présens qu'à regret.
Les instrumens fuyoient leurs mains appésanties:
La poussière couvroit leurs figures flétries:
Les ronces, les buissons blessoient leurs pieds sanglans;
Et la sueur couloit sur leurs membres tremblans....
C'étoient mes deux enfans hélas! et leur famille!
Soudain la scène change : à mes yeux s'offre et brille
Une plaine, où la terre étale en même-temps
Les présens de l'automne et les dons du printemps.
Les descendans d'Abel, dans ces riches campagnes
Chantant nonchalamment aux pieds de leurs compagnes,
Se nourrissoient des fruits qui tomboient sous leurs mains;
Et de joie et de paix composoient leurs destins.
Un d'eux se lève, et dit, en reposant sa lyre :
» Ecoutez, mes amis, ce que le ciel m'inspire.
» Ces champs à nos souhaits sont toujours complaisans,
» Mais il faut que nos mains demandent leurs présens.
» A manier le luth nos mains accoutumées
» Pour ces soins fatigans ne furent point formées.

» Près d'ici, dans ces champs, par eux seuls cultivés,
» Vivent des laboureurs au travail éprouvés.
» Quand du sommeil trompeur ils goûteront les charmes,
» Amis, fondons sur eux, sans recourir aux armes;
» Osons les enchaîner, et que dans nos vallons
» Leurs bras tracent pour nous de pénibles sillons «...
Il dit : à ce projet les cruels applaudissent.
Je les vois qui déja sous mes yeux l'accomplissent.
Des cris frappent soudain mes sens épouvantés.
Des cabanes en feu les lugubres clartés
Font luire dans la nuit un jour pâle, et les flammes
Me découvrent mes fils, leurs enfans et leurs femmes
Que la race d'Abel vers ses champs fortunés
Chassoit insolemment l'un à l'autre enchaînés.

MEHALA.

Ah! Dieu!

CAIN.

Quoi! mes enfans, nés plus forts et plus braves
De ceux d'Abel un jour devenir les esclaves!
Mes enfans exercer de serviles travaux
Qui d'un maître indolent nourriront le repos!
Ah! mon bras dans la rage où ce penser me plonge...

MEHALA.

Où vas-tu t'égarer? quoi! sur la foi d'un songe,

Qui peut-être, Caïn, ne t'offrit qu'une erreur,
Peux-tu donc écouter cette aveugle fureur?
Pourquoi t'inquiéter d'un présage funeste?
Sois toujours vertueux, que t'importe le reste?
Que te fait l'avenir? dois-tu donc t'affliger
D'un malheur incertain que tu ne peux changer?
Du ciel avec respect attendons l'ordre auguste:
Laissons faire au Seigneur, il ne peut qu'être juste....

CAIN.

Juste! lui! qui tantôt rejetta mes présens!
Qui n'a que pour Abel des regards complaisans!
Vois quelle est sa rigueur: de peur que l'espérance
Me laissât du présent supporter la souffrance,
M'annonçant un tourment qui ne doit point finir,
Il avance à mes yeux le terrible avenir!
C'est peu de tant de maux, d'affronts, que je dévore;
Sa main dans mes enfans vient me frapper encore!
Et tous mes descendans, infortunés, proscrits,
Gémiront sous le poids des chaînes, du mépris!
Des chaînes! mes fils!.... tremble, ô frère que j'abhorre;
Postérité d'Abel, vous n'êtes point encore!

MEHALA.

Que dis-tu?

CAIN.

Que mon cœur est las d'être innocent;

Que ma raison se perd :

MEHALA.

Mais les saints droits du sang!
Mais l'amitié!

CAIN.

Je hais.

MEHALA.

Ta vertu qui réclame....

CAIN.

Je n'en ai plus! la rage est seule dans mon ame.

MEHALA.

Empêchons qu'à ses yeux Abel vienne s'offrir;
Et cherchons ses enfans qui pourront l'adoucir.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

CAIN, *seul.*

Éclatez sentimens de haine et de vengeance.
Malheur à tout Abel s'il cherchoit ma présence!
Je sens que je puis tout dans le trouble où je suis....
Mais où donc est ma femme?... hélas! elle m'a fui!....
Mehala m'abandonne à ma douleur profonde!....

Suis-je donc en horreur à ses yeux comme au monde?
Allons; que le travail, car je n'ai plus que lui
Qui puisse à mes chagrins présenter un appui,
Remplisse au moins le vuide où mon ame s'affaisse,
Et soit tout pour Caïn que l'univers délaisse.

(*Il prend sa bêche.*)

Instrument, seul témoin de mes efforts constans,
Dont ce bras, chaque jour, est chargé si long-temps,
Viens nourrir mes parens, viens nourrir Abel même,
Cet Abel, dont les fils par le Dieu qui les aime
Elevés sur les miens.... ciel! qu'est-ce que je voi?
Abel!

SCÈNE III.

CAIN, ABEL (*entrant par le côté opposé à celui par où Mehala est sortie.*)

ABEL.

Oui, cher Caïn, c'est ton ami, c'est moi
Qui ne peux un moment me passer de ta vue,
Qui viens pour t'embrasser...

CAIN (*à part.*)

O fatale entrevue!

(*à Abel.*)

Mon bras..... Vas-t-en, vas-t-en.

ABEL.

Ah! mon frère, ah! Caïn!
Tu peux garder encor ce courroux inhumain!
Oses-tu me punir de la rigueur céleste?

CAIN (*à part.*)

Ma rage croît encore à son aspect funeste!
C'est donc là ce mortel, ce favori de Dieu

(*à Abel.*)

Dont un jour les fils.... sors, te dis-je, de ce lieu.
Crains ma juste fureur.

ABEL.

Je ne crains que ta haine.

CAIN (*à part.*)

O transport! ô courroux que je retiens à peine!
Ma main, pour le frapper, se lève malgré moi.

(*à Abel.*)

Vas-t-en donc.

ABEL.

Je ne puis me séparer de toi.
Non, tu n'oublieras pas cette union sacrée,
Aux yeux de nos parens devant le Ciel jurée;
A mes bras vainement tu prétends échapper.

CAIN.

Serpent, dans tes replis tu veux m'envelopper!
C'est pour m'assassiner que ta haine m'embrasse!

(Il donne à Abel un coup de bêche sur le front.)

Tiens, tiens, voilà le prix de ta perfide audace.
Descendans de Caïn, soyez tous vengés.

ABEL (*en tombant.*)

Dieu!
Je me meurs.... cher Caïn, je te bénis.... adieu.

CAIN (*courant à lui.*)

Que vois-je?... ciel!... le sang inonde son visage!....
Qu'ai-je fait?.... coup affreux!.... trop détestable rage!
Ah! qu'ai-je fait?.... Abel, Abel, ranime toi:
Rouvres ces yeux éteints qui me glacent d'effroi.....
Vas, je ne te hais point, c'est moi seul que j'abhorre...

(Il se met à genoux.)

Mais un mouvement..... Dieu, fais qu'il respire encore!
L'espoir, pour me punir, vient encor m'aveugler;
C'est son dernier soupir qu'Abel vient d'exhaler.....
Ah!.... j'entends dans mon ame une voix me maudire....
Je sens là des tourmens.... le remords me déchire....
Dieu lui-même l'attache à ce sein dévoré.....
Oui le titre de frère est un nœud si sacré

Qu'en osant le briser au ciel on fait injure,
Un frère est un ami donné par la nature.....
Je n'en ai plus; je n'ai que l'horreur et l'effroi
D'être seul dans le monde avec mon crime et moi.
Misérable !..... et par moi la terre épouvantée
A bu le premier sang dont elle est humectée !
Et par ce coup affreux, dont j'ai rougi ma main,
J'ai du meurtre aux mortels enseigné le chemin !
Je vois le monde entier, chez les races futures,
Se perdre à mon exemple en ces routes impures!....

SCÈNE IV.

CAIN, MEHALA *et ses enfans.*

MEHALA (*voyant Caïn dans le plus grand trouble.*)

Ciel ! qu'as-tu, cher Caïn?

CAIN.

C'est toi.... n'approche pas.....
Crains de toucher mes mains, de marcher sur mes pas;
Crains de respirer l'air que ton époux respire.....
Il est empoisonné.

MEHALA.

Comment?.... que veux-tu dire?

Je t'amène tes fils, presses-les sur ton cœur.
Leur aspect....

CAIN.

Leur aspect redouble ma douleur.

MEHALA.

Hélas! ils ont souvent appaisé mes souffrances!

CAIN.

Ils me coûtent à moi plus cher que tu ne penses!...

MEHALA.

Mais pourquoi ces discours, ce front épouvanté....

CAIN.

Si tu savois!....

MEHALA.

Eh! bien?

CAIN.

Pourquoi m'as-tu quitté?

MEHALA.

Un moment.....

CAIN.

Un moment est assez pour un crime.

Vois jusqu'où m'égara la fureur qui m'anime, (1).
Vois.....

(à Adam et Eve qui entrent alors.)

Voyez tous.

SCÈNE V.

ADAM, EVE, CAIN, MEHALA *et ses enfans.*

ADAM.

Abel dans son sang étendu!

CAIN.

Eh! bien ce sang, c'est moi moi qui l'ai répandu.

ADAM.

Toi! Caïn!.... qu'as-tu fait?

CAIN.

Un crime abominable!
Qui me rend à moi-même un objet exécrable!
Pour qui le Ciel n'a pas d'assez grands châtimens!

EVE *(auprès du corps d'Abel.)*

Abel! mon cher Abel!

---

(1) M. St-Prix, qui a joué Caïn avec tant de talent, détourne la tête en montrant à Mehala le corps sanglant d'Abel. L'idée de cette position lui appartient : Elle est sublime.

MEHALA (*auprès de Caïn qui est appuyé sur elle.*)

Quels horribles momens!

ADAM (*contemplant ses deux enfans.*)

L'assassin est mon fils!.... ce cadavre insensible,
Il est encor mon fils.... te voilà, mort terrible!
Mais qu'avois-tu besoin du bras d'un meurtrier?....
Etoit-ce à l'innocent à mourir le premier?.... (1)
Et toi, Caïn, comment contre un frère si tendre....

CAIN.

Hélas! ainsi que vous je ne le puis comprendre....
Quelqu'esprit malfaisant, des enfers échappé,
Aura conduit les coups dont Abel fut frappé.....
Mais non, l'enfer, c'est moi! je suis le seul coupable....
Ah! mon père!

---

(1) Ce vers et cet autre du premier acte:

Quel crime as-tu commis dont je sois innocent?

sont entièrement dans une traduction en vers de deux chants de la Mort d'Abel par M. Gilbert. Je ne la connoissois pas quand je les fis; et on croira sans doute aisément que travaillant sur le même original que M. Gilbert, j'ai pu me rencontrer deux fois avec lui. Cependant, quand j'ai trouvé ces deux vers dans sa traduction, j'ai essayé de les changer; mais craignant de ne pouvoir le faire sans les gâter, j'ai pris le parti de les garder; et j'ai mieux aimé laisser dans ma pièce deux bons vers qu'on pourra attribuer à un autre, que d'en donner deux mauvais qu'on ne pourroit attribuer qu'à moi.

ADAM.

Je vois que le remords t'accable.

CAIN.

Il me déchire.... hélas! en tombant sous mes coups,
Abel jettoit sur moi les regards les plus doux;
Il daignoit me bénir d'une voix expirante;
Il me tendoit encor sa main foible et tremblante;
Il sembloit pour ma grâce en secret prier Dieu,
Et son dernier soupir fut le plus tendre adieu!
Ma grâce!.... non, sa mort demande mon supplice.
Quoi! tu ne tonnes pas, éternelle justice!
Elle approche!.... au milieu des vents et des éclairs,
La foudre gronde, roule, éclate dans les airs;
Un nuage enflammé m'environne et m'atterre.

SCÈNE VI.

ADAM, EVE, CAIN, MEHALA, *et ses enfans*, LA VOIX DE DIEU *dans un nuage qui couvre tout le Théâtre.*

LA VOIX DE DIEU.

Cain?

CAIN.

J'entends mon nom!

LA VOIX DE DIEU.

Qu'as-tu fait de ton frère?

CAIN.

Tout va prendre une voix pour me le demander!
Abel!....

LA VOIX DE DIEU.

Qu'en as-tu fait?

CAIN.

Devois-je le garder?

LA VOIX DE DIEU.

Eh! quel est donc ce sang qu'a versé ta furie?

CAIN.

Je ne sais.

LA VOIX DE DIEU.

Jusqu'à moi ce sang s'élève et crie.
Caïn, entends l'arrêt du premier assassin.
Toujours tu croiras voir expirer sous ta main
Ton frère, qu'a frappé ta haine criminelle.
Tes membres frémiront d'une horreur éternelle;
De déserts en déserts tu vas porter tes pas.
Ma malédiction ne te quittera pas.
Des traits de sang, écrits sur ton front homicide,

Diront à tous les yeux, voilà le fratricide;
Et les mortels fuiront, à ta vue effrayés,
Loin du sentier maudit où poseront tes pieds.

(Le nuage remonte au bruit du tonnerre et à la lueur des éclairs.)

MEHALA.

Quel arrêt rigoureux!

CAIN.

Il est trop légitime;
Le supplice jamais n'égalera mon crime.....
Je saurai le subir..... je fuis loin de ces lieux.
Bois épais, rocs déserts, antres silencieux,
Recevez, et cachez ma tête criminelle,
Oui, je cours embrasser votre horreur qui m'appelle.
Je pars.

MEHALA.

Je te suis.

CAIN.

Reste.

MEHALA.

Eh! nos nœuds....

CAIN.

Sont rompus.

MEHALA.

N'es-tu pas mon époux?

CAIN.

Non, je ne le suis plus.
Laisse-moi seul au sort que le ciel me prépare:
De toi, du monde entier mon crime me sépare.....

MEHALA.

Tes ſils, ta ſemme.....

CAIN.

Adieu.

MEHALA.

Non, je m'attache à toi.

CAIN.

Je ne suis pas puni si tu pars avec moi.

Caïn s'échappe des bras de Mehala; Mehala le suit malgré lui avec ses enfans de monts en monts, de rochers en rochers, qui les cachent et les ſont reparoître tour-à-tour. Adam et Eve restent immobiles auprès du corps d'Abel. Caïn, Mehala, et ses enfans s'arrêtent sur le plus haut de la montagne pour jetter un dernier regard à leurs parens.

De l'Imprimerie de CLOUSIER, rue de Sorbonne.

PROPRIÉTÉ.

AUJOURD'HUI est comparu devant les Notaires à Paris soussignés, le Citoyen GABRIEL-MARIE-JEAN-BAPTISTE LEGOUVÉ, demeurant à Paris, Rue des Quatre-Fils au Marais, Section du Marais;

Lequel se disposant à livrer à l'Impression son Ouvrage de la *Mort d'Abel*, Tragédie en trois Actes, représentée, pour la première fois, par les Comédiens du Théâtre de la Nation, le six Mars dernier; et s'autorisant du droit que lui donne la Loi du 30 août dernier, article quatre et suivans, a par ces présentes déclaré qu'il entend se réserver tous ses droits sur les représentations de sa Pièce dans toutes les Villes où elle pourroit être jouée, et qu'il s'oppose formellement à ce que cette Pièce soit représentée sur aucun Théâtre public, sans son consentement exprès et par écrit: et qu'il n'en a confié l'impression qu'au Citoyen MÉRICOT, le jeune, Libraire, quai de la vallée, à Paris.

Dont acte requis et octroyé, pour servir et valoir ce que de raison; fait et passé à Paris, en l'Étude, l'an mil sept cent quatre-vingt-douze, le premier de la République, et le vingt-sept Décembre, et a signé la minute des présentes, demeurée à Me. TIRON, l'un des Notaires soussignés, au bas de laquelle est écrit: enregistré à Paris le vingt-sept Décembre 1792, premier de la République. Vle. 56e. R. vingt sols, *signé* HUERNE.

TIRON.

ERRATA.

Acte premier, page première, ligne 4, au lieu de : *qui ressent*, lisez : *qui se ressent.*

Acte premier, page 10, vers 20, au lieu de : *former*, lisez : *avoir.*

Acte premier, page 17, vers 14, au lieu de : *tes vices*, lisez : *ses vices.*

Acte premier, page 20, vers 18, au lieu de : *sous de pareils*, lisez : *sous ces tristes.*

Acte second, page 26, vers 13, au lieu de : *qui n'aime*, lisez : *qui n'aimes.*

Acte second, page 40, vers 7, au lieu de : *chagrinr*, lisez : *chagrins.*

Acte second, page 46, vers 3, au lieu de : *t'abhorer*; lisez : *t'abhorrer.*

Acte troisième, page 50, dernier vers, au lieu de : *fatigans*, lisez : *fatiguans.*



